

Il me posa à terre, leva les épaules, d'un air mécontent ; puis regardant ma nourrice :

—Il faudra le temps, dit-il. Tâchez de la préparer, Manette ; je pars et je vous saurai gré des dispositions dans lesquelles je la retrouverai.

Dès que son pas eut cessé de se faire entendre dans le corridor, Manette rappela Fantille et lui fit part de ce qui venait de se passer. Toutes deux accompagnèrent l'exposé des faits de nombreux commentaires auxquels je prêtai une oreille attentive, tout en paraissant uniquement occupée à sangloter sur l'épaule de Manette qui remuait les genoux, d'un mouvement inconscient, comme si j'avais eu quelques mois à peine et qu'il fût l'heure de m'endormir.

Ma nourrice, Manette Badier, que j'appelais généralement *Manou*, réunissant ainsi, dans une abréviation enfantine, son nom et sa profession, était une de ces Nivernaises qui, dès le berceau, sont destinées par leur mère à devenir nourrices sur lieu, comme les fils aînés des ingénieurs sont destinés par leur père à entrer à Polytechnique. La santé et les aptitudes de Manou ayant répondu aux espérances maternelles, elle fut envoyée, un an après son mariage, avec le poupon qui venait de lui naître, dans l'un des meilleurs bureaux de Paris où mon père l'alla chercher, en compagnie de notre docteur, lorsque celui-ci eut constaté que ma mère n'avait pas de lait et que j'étais trop frêle pour m'arranger du biberon.

Une fois la nourriture finie, Manou qui était devenue veuve, ne se fit point prier pour rester à la maison, en qualité de bonne d'enfant. Elle ne m'avait donc pas quittée depuis ma naissance et elle exerçait sur moi, par le prestige de sa tendresse qui était réelle, une influence d'une utilité fort contestable. Mon père qui la voyait dévouée et ne savait à qui me confier, lui laissa sans peine l'autorité que lui donnaient ses services ; mais, quoique Manou fût une rusée, ses défauts ne passèrent pas toujours inaperçus aux yeux de son maître. Ce qu'il en vit et ce qu'il en devina était peut être le motif qui l'avait décidé, après bien des hésitations, à me donner une belle-mère. J'avais près de neuf ans ; il était temps que je subisse une direction plus éclairée et que la nourrice ne gardât dans ses attributions que les soins exclusivement matériels.

Manou sentait combien elle allait perdre à cette transformation de notre existence ; aussi la voyait-elle de fort mauvais œil, et mon père qui craignait l'effet de son mécontentement sur mon esprit, lui avait enjoint expressément de me laisser tout ignorer, jusqu'au dernier instant. Il pensait qu'un mot de lui suffirait à me bien disposer ; car, d'ordinaire, je lui obéissais très volontiers. Il avait compté sur mon affection ; mais non sur la jalousie que l'intensité même de cette affection éveillait dans une nature nerveuse, sensible jusqu'à la souffrance et aussi, il faut bien le dire, absolument sauvage ; car, à part la prière quotidienne qu'elle me faisait réciter d'une façon toute machinale, Manou ne m'avait jamais inculqué d'autre notion de morale que de m'endormir aussitôt couchée, de ne pas déchirer mes robes et de manger bien proprement.

Mon père partit donc. Il ne revint que fort tard dans la nuit. Le chagrin et la curiosité m'avaient tenue éveillée, quoique Manou m'eût mise dans mon petit lit, à l'heure ordinaire. J'étais en train de compter les dents que formaient sur le mur l'ombre des broderies de mes rideaux, lorsque les roues d'une voiture firent crier le sable de l'avenue. J'entendis le